

« PROGRESS »

Parmi les transformations « *in Progress* », le phénomène le plus intéressant réside dans le fait que le design est en train de devenir *une profession de masse*. Par ce terme, je n'implique pas de jugement négatif, mais un événement qui s'inscrit dans un phénomène beaucoup plus vaste, d'envergure internationale et qui est à l'origine de la naissance de nouvelles universités de design dans le monde entier (en Chine, en Inde, dans le Sud-est asiatique, en Russie, aux États-Unis, en Europe, au Japon, en Corée), dans tous les pays développés et surtout dans ceux en voie d'industrialisation ; car aujourd'hui le design ne se traduit pas uniquement par la gestion de la composante esthétique des produits, il signifie avant tout « inventer » de nouveaux produits, donc de nouveaux marchés, de nouvelles entreprises et, de ce fait il annonce une nouvelle économie.

Je crois qu'au XXI^e siècle le design sera appelé à modifier son statut ainsi que les limites de la discipline pour se transformer et élaborer de nouvelles stratégies industrielles à l'époque de la mondialisation ainsi que de véritables stratégies humanistes, à l'époque de la grande crise environnementale.

Des stratégies visant à créer les conditions favorables à une « hospitalité globale » de l'univers bâti : en « maîtrisant » les technologies, en agissant sur les qualités matérielles et immatérielles, perceptives et spirituelles de l'espace urbain, afin qu'il soit en mesure d'accueillir le sacré et le profane, les humains et les animaux, l'architecture mais aussi l'agriculture.

Il s'agit d'un design qui s'engage à rédiger une nouvelle « Charte d'Athènes », pour transcender la dimension anthropocentrique de la tradition occidentale, pour créer un concept d'hospitalité beaucoup plus ample, en entamant un nouveau chapitre de l'histoire de l'évolution de nos métropoles ; en considérant celles-ci non seulement en tant que gisements architecturaux et infrastructurels, mais en tant que milieux favorables à la réalisation de nouvelles conditions de l'équilibre naturel et cosmique.

Le design s'emploie à convoier la culture du projet vers une nouvelle dimension. Notre époque a besoin d'élaborer des scénarios novateurs, qui ne soient pas le fruit d'une seule et unique logique mais se nourrissent d'un plancton de logiques différentes, sans craindre de franchir la limite qui sépare le projet de l'imaginaire, ce qui est facile de ce qui est difficile, car, dans l'ère de la mondialisation, le rôle de « l'innovation » assume une fonction stratégique et fondamentale pour le système civil dans son ensemble. Un système qui doit alimenter sa propre énergie de croissance, au-delà des limites de la simple gestion de ce qui existe, en envahissant les territoires de « l'imaginaire » esthétique et technologique. Or produire de « l'innovation » requiert un long parcours de recherche.

De nos jours, le design peut se situer sur deux terrains différents : le terrain physique et réel du marché (où les objets tangibles existent et peuvent être utilisés), et le terrain immatériel (non moins important) constitué par la circulation médiatique des idées expérimentales, là où les

a amélioré l'existence de 170 millions de personnes grâce au microcrédit, seul capable de pénétrer dans les interstices des économies nationales pour en modifier le fragile équilibre quotidien.

Il nous faut donc être très prudents à l'heure de discerner entre ce qui est superflu et ce qui ne l'est pas, car l'histoire nous enseigne que les grandes civilisations se sont développées en investissant leurs énergies les meilleures notamment dans ces activités qui ne sont manifestement pas nécessaires : l'art, la musique, la poésie et la beauté de l'habitat humain ; la qualité des objets détermine aujourd'hui la qualité de la ville, elle-même constituée d'objets.

Le nouveau musée de la Triennale de Milan a voulu rendre ce témoignage, à savoir que l'histoire du design n'est pas l'histoire des styles. Ce sont les objets domestiques qui véhiculent les thèmes anthropologiques et politiques de grande importance.

Le poète russe Josif Brodskij (prix Nobel de Littérature en 1997) nous a appris que même les grands empires peuvent imploser à cause du désaveu de l'esthétique (c'est le cas des anciens pays socialistes), parce que le refus de l'esthétique mène inexorablement au refus politique : comme dans la psychologie infantile, le laid devient synonyme de méchant. Car l'éthique et l'esthétique sont intimement associées l'une à l'autre. C'est la raison pour laquelle le thème de la beauté pose aujourd'hui l'un des grands « problèmes politiques » de l'avenir : ou bien ce monde sera plus beau (et plus hospitalier) ou alors il sera condamné à un cataclysme politique. S'il est vrai que la pollution environnementale existe, il existe également une pollution esthétique (plus grave que la première). Or les deux problèmes doivent être résolus simultanément, faute de quoi la solution sera pire que le problème premier.

L'un des grands défis du design contemporain consiste à s'emparer de la culture environnementale, actuellement entre les seules mains des technologues ou de groupes antagonistes. Il faut la situer à nouveau au centre de la créativité et de l'innovation, en sauvegardant avec l'environnement la richesse des relations anthropologiques qui, depuis la nuit des temps, forgent le lien entre l'homme et son habitat. Les économies d'énergie ne peuvent ni représenter une sanction ni se traduire par un appauvrissement de la dimension culturelle du milieu habité.

Voici la stratégie propre au design, une stratégie qui n'élabore pas de projets globaux mais met en œuvre de profondes mutations en suivant des parcours apparemment millimétriques pourtant susceptibles de transformer nos villes de l'intérieur.

En effet, dans la ville postindustrielle, où les grands gisements immobiliers sont tombés en disgrâce et où s'étendent des millions de mètres carrés d'industries et de bureaux désaffectés, on assiste à une sorte de révolution urbaine issue des espaces intérieurs, transformant ainsi l'ensemble de leur fonctionnement par des interventions d'« architecture d'intérieur » : des villes en évolution constante et dont les fonctions doivent être continuellement revisitées afin de répondre aux nécessités changeantes de l'économie sociale, du télétravail et de l'entrepreneuriat de masse. Des villes dans lesquelles la qualité des zones urbaines n'est plus

Nous pouvons alors nous poser la question suivante : la chute du Mur de Berlin et l'échec des grandes idéologies du siècle dernier ont-ils produit un traumatisme similaire à celui provoqué par la fin de l'unité dans la théologie de la culture médiévale ? Assistons-nous aujourd'hui, à nouveau, à la fin d'un équilibre historique qui ne trouve pas de solution aux problèmes actuels et qui produit un système d'autonomies de la connaissance ?

Le design actuel, faute de systèmes d'agrégation plus généralisés, semble être appelé à jouer cet important rôle historique ; il envahit la réalité matérielle et immatérielle du monde contemporain. Il ne semble exister aucun espace, aucun interstice qui ne puisse être envahi par cette sorte de breuvage revitalisant, composé de tant de langages différents et de tendances imprécises résultant non pas d'un projet unitaire mais d'un « essaim de projets » nés d'une énergie sociale (et industrielle) débordante et basés non sur une méthodologie, mais sur « toute » méthodologie concevable...

Si nous observons le monde actuel, il nous apparaît comme enveloppé dans une pellicule chromée, électrolytique – produit du design – qui le protège comme un réseau élastique et en prévient la fracture. À l'intérieur, des logiques très diverses s'affrontent et le tout se comporte tel un grand océan dont les eaux baignent différents rivages, qui abrite des fosses abyssales et est parcouru de nombreux courants, mais dont chaque goutte a pourtant le même goût salé.

De même, le réseau du design se caractérise par son goût unique : celui de « l'émancipation », fruit d'une innovation jamais finie mais (apparemment) sans objectif précis. Ce réseau n'unifie pas le monde, il l'envahit de molécules qui le débarrassent de ses vieilles incrustations.

Par conséquent le design, par sa nature discontinue et expérimentale, représente non seulement un formidable creuset d'opportunités professionnelles ; il est également la métaphore la plus achevée des espérances et des contraintes d'une société telle que la nôtre. Une société qui s'exprime à travers un nombre infini de signes et de produits, mais n'arrive plus jamais à construire globalement la « cathédrale » dans laquelle elle se reconnaît. Une société qui produit plutôt de vastes gisements et où on n'assistera peut-être plus, comme au siècle passé, à des tremblements de terre fracassants et des désastres dévastateurs, mais plutôt à des séismes silencieux en profondeur, modifiant la géologie et la morphologie du monde en déplaçant des territoires entiers de quelques centimètres. Par la « réversibilité » qui le caractérise aujourd'hui, le design engendre des bouleversements « irréversibles » ; par sa nature et sa taille moléculaire, il met en place une nouvelle tectonique.

Andrea BRANZI

POUR LE CATALOGUE, *IN PROGRESS*, MONOGRAFIK EDITIONS, 2010